

## Shanghai et le dispositif du *Lotus Bleu*

Le *Lotus Bleu* est composé entre 1934 et 1935 par Hergé et Tchang Tchong-jen. La Shanghai des années trente, des concessions et de l'occupation japonaise y est le théâtre principal des aventures de Tintin. Shanghai est encore à l'époque d'Hergé une ville cosmopolite, la perle de l'Orient, le Paris de l'Asie du sud-est.

— — — —

Mais Hergé ne retient rien du cosmopolitisme de Shanghai. Aucun bâtiment classique des rives du Huangpu — le fameux Bund, essentiellement construit par les britanniques —, aucun hôtel ou édifice caractéristique de la concession internationale n'est ici représenté. Aucun décor de la Shanghai des années trente ne subsiste dans l'illustration. L'atmosphère y est souvent nocturne, ce qui est un peu un paradoxe pour la « ligne claire ». Des aplats de gris et halos de lumière, de la pluie, certains lieux sordides ou en transition...

— —

On ne voit jamais une façade entière, surtout des angles de toiture sinisés, des tuiles vernies et des courbes.

Les murs sont l'élément urbain le plus présent, on est tenté d'ajouter qu'ils le sont toujours aujourd'hui, mais c'est une autre histoire.

— —

La ville traditionnelle est déjà grignotée et investie par la ville industrielle. La rue obscure Tai P'in Lou — la rue de la Paix en français — prend des airs de terrain vague, de zone. On voit des cheminées d'usine au fond du décor de cet espace en transition.

De même, une photographie d'usines ultra modernes le long du fleuve est accrochée au mur du bureau de Gibbons.

— —

Des pourtours de Shanghai, nous voyons surtout la route de Nankin(g) et son paysage de plaine alluviale... Mais les deux rivaux de ces aventures, Mitsuhirato et Wang Jen-Ghié, habitent en banlieue, hors de l'enceinte de la ville. Hergé prend d'ailleurs des libertés : cette enceinte fortifiée n'existait pas à Shanghai.

— —

S'agissant de l'animation de la ville, les moyens de transport sont par contre d'une extraordinaire variété : bicyclette, rickshaw, voiture, tramway, automitrailleuse même, et bien d'autres...

— —

Autre trait de représentation urbaine, la Shanghai du *Lotus Bleu* marque l'omniprésence du signe, de l'enseigne, du symbole, de la réclame, du slogan, de l'affiche, du placard, des idéogrammes, des néons, banderoles, kakémonos...

L'intrusion de la publicité dans l'espace urbain, par exemple pour les biens de consommation moderne que sont les ampoules Siemens ou les cigarettes « Dragon d'or », se double de détournements poétiques, populaires, voire de slogans politiques, appelant pour certains au boycott des produits japonais.

— —

La ville est peuplée, d'une population affairée et bigarrée. Les petits métiers de la rue sont représentés ci et là ; les tenues vestimentaires sont variées ; à peine pleut-il, que les parapluies s'ouvrent en nombre. Hergé saisit de la sorte le caractère changeant de la météorologie de Shanghai.

— —

Au vu de ce que Hergé laisse voir de Shanghai en première approche, nous pourrions dire, comme notre héros, que nous n'avons « pas appris grand chose à Shanghai »... Toutefois, si nous creusons un peu l'analyse de la représentation urbaine de Shanghai dans le *Lotus Bleu*, nous pouvons dégager du récit une série d'éléments tout à fait instructifs sur la ville

contemporaine. Comme si le *Lotus Bleu* avait quelque chose à nous dire de notre condition urbaine. Ces éléments que nous allons maintenant décrire ne font pas vraiment, pris ensemble, un *système* de la ville. Du fait de leur hétérogénéité, nous parlerons plutôt de *dispositif*. De quel dispositif, donc, Shanghai est-elle le nom ?

— — —

Une des premières questions que pose le dispositif de Shanghai, est celle de savoir qui détient le pouvoir. De ce point de vue, Hergé nous propose de considérer le gouvernement urbain comme étant surdéterminé. Nous avons initialement un diptyque, côté pouvoir, entre des hommes d'affaire occidentaux et la junte militaire japonaise. Mais les choses sont plus compliquées.

— —

La souveraineté s'exerce toujours dans les limites d'un territoire. Si Shanghai est bien circonscrite comme espace physique, il n'y a pas de position centrale de souveraineté au niveau de la ville. Il y a au contraire un éclatement des figures de la domination, que celle-ci soit militaire, policière, nationale, impérialiste, capitaliste ou mafieuse. Il n'y a pas de dernière instance de la domination, à laquelle rapporter toutes les autres. Il n'y a pas un édifice unique du gouvernement de la population shanghaienne. Saisir la gouvernementalité de la ville en dehors de la mise en évidence d'un pouvoir central a quelque chose de très moderne.

— —

Le quadrillage est le phénomène le plus visible et le plus spectaculaire qui montre que le corps social de la ville est traversé par des assujettissements multiples.

La ville est quadrillée, les forces de police et les militaires sont partout. Les barrages filtrants, les lignes de démarcation, les portes gardées... Shanghai anticipe les check point de Berlin, Israël et la Palestine, Chypre, la frontière mexicaine, les deux Corée, Beyrouth...

— —

La division spatiale et le contrôle des passages, la distribution des populations et la régulation des circulations... Le quadrillage consiste en la mise en discipline de la ville. Et en même temps, cela signifie la création d'unités de pouvoir qui, bien que séparées, ont absolument besoin de communiquer entre elles pour rendre efficiente et profitable la séparation, et affermir leur autorité. Le pouvoir s'exerce en réseau. Le pouvoir se cherche des relais. Il y a de fait une communication très efficiente entre trois zones : la concession internationale, la zone d'occupation japonaise, le territoire de la Chine impériale.

— —

Le quadrillage et son fonctionnement en réseau multiplie les points d'assujettissement de la population, mais laisse aussi prise au court-circuitage de la domination, aux ruses.

La capacité de Tintin à circuler entre les espaces en usant du déguisement, et même à passer de l'autre côté du rideau, comme dans la scène finale au Lotus Bleu, met en péril la grammaire de reconnaissance de ce réseau. Tintin développe une pratique parasitaire dans le réseau, qu'il manipule un poste de TSF, se travestisse ou, avec l'aide de Tchang, substitue un papier burlesque à un ordre de mission...

— —

Les débats diplomatiques de la Société des Nations enclenchent, bien loin de la ville et dans l'espace du droit international, le processus de légitimation ou de dénonciation du quadrillage de la ville et du système de contrôle de ses habitants. L'instrumentalisation de la Société des Nations permet au discours sécuritaire et normatif de coloniser la ville que ce soit pour le pire ou pour le meilleur.

— —

L'occupation d'une partie du district de Shanghai par les troupes japonaises emprunte le langage du droit. Stratégie discursive assez communément

partagée par les opposants de Tintin : Dawson se demande sous quel chef d'accusation faire poursuivre le jeune homme.

D'après la thèse qui se dégage du dispositif du *Lotus Bleu*, aucun pouvoir, aussi autoritaire et despotique soit-il, ne semble illimité.

— —

Au contraire, tout pouvoir se réfère à une sphère de légitimité supérieure. En témoigne la carte d'état major dans le bureau du chef de la police de la concession internationale : très souvent représentée par Hergé, elle veut bien dire que le pouvoir a un périmètre. Et il y a aussi une carte d'état major au mur du bureau du commissaire de police chinois de la ville de Hou Kou.

— —

Shanghai est une ville de règlements. Il y a des procédures, des règlements, des techniques ou technologies plus ou moins infinitésimales de pouvoir. Le pouvoir se dote d'appareils de vérification, plutôt que de dogmes et d'idéologies. D'où l'aspect central de la surveillance dans le *Lotus Bleu*.

Fait partie du dispositif de Shanghai l'omniprésence de la surveillance. Être vu et observé malgré soi est une constante. Le travestissement ne préserve l'anonymat qu'un temps. Si le déguisement outré des Dupondt les rend « remarquables » au lieu de les fondre dans la masse, l'habit modeste de Tintin « à la chinoise » ne suffit bientôt plus à le dissimuler. Les camouflages et usurpations d'identité entrent par contre dans la panoplie des ruses qui court-circuitent les appareils de surveillance. Ce sont des éléments de gestion, de contrôle et d'appropriation de l'espace urbain qui sont désormais familiers à nos sociétés contemporaines.

— —

Le corollaire de la surveillance est la logique disciplinaire. La discipline opère sur le corps des individus. Dans le *Lotus Bleu*, la question de la discipline est centrale chez les japonais. On le voit dans la revue des troupes par le général et dans la façon dont Mitsuhirato exige de ses serviteurs une obéissance totale.

— —

Mais le processus disciplinaire convoque très rapidement des outils de répression et l'usage d'un droit de punir : dans la concession internationale, chez les japonais, en Chine...

— —

Le dispositif de Shanghai pousse extrêmement loin la tentative d'imposer une discipline au corps, jusqu'à la recherche de son annihilation.

Dans une scène qui pourrait être hitchcockienne, Tintin se réfugie au cinéma. Projection au milieu des actualités d'une scène de « Haine d'Arabe » — terrible titre ! — un film produit par Rastapopoulos, où deux bédouins fouettent sadiquement une femme blonde.

Prisonnier des japonais, Tintin est exhibé dans la rue portant une cangue.

— —

Le « bondage », le ficelage, est très fréquent dans le *Lotus Bleu*. Nombreux sont les protagonistes qui se retrouvent ficelés.

— —

Dénouement de l'histoire où, avant le dernier rebondissement, Mitsuhiro échauffe une terrible exécution au sabre dans une cave. Les déploiements de cruauté, les atteintes au corps, les châtiments infligés et la recherche de meurtrissures fonctionnent dans notre imaginaire comme des anticipations terrifiantes des massacres, exactions, crimes et viols desquels l'accélération des moyens de communication permet de nous tenir informés en temps réel, où qu'ils se produisent.

En étant la ville où tous ces crimes réels, de fiction ou d'intention se télescopent, Shanghai est le théâtre du corps supplicié. Shanghai donne ainsi une illustration de la forme la plus convulsive et phantasmatique de l'articulation du pouvoir pénal et disciplinaire dans le système de la ville contemporaine.

— —

Il y a donc une inflation légale des mesures de sécurité, pour faire fonctionner le système de sécurité. Tout un corpus disciplinaire, toute une série de techniques de surveillance. Si la souveraineté s'exerce dans les limites d'un territoire, la sécurité s'exerce sur une population. Nous approchons ici la biopolitique du *Lotus Bleu*, c'est-à-dire la façon dont l'espace urbain est saisi à travers des actions menées sur la population, de sorte à faire émerger une norme de comportement.

— —

Si l'on pense aux « sales chink » de Gibbons, aux chinois dont il faut particulièrement « se méfier » selon Mitsuhiro, on voit à l'œuvre une catégorisation de la population comme problème à résoudre, catégorisation qui trouve son paroxysme dans l'opération de police civilisationnelle que le représentant japonais à la Société des Nations prétend mener pour « défendre la Chine elle-même ». Le Chinois est déviant, tordu. Ou plutôt, on voit sur le terrain de Shanghai se mettre en place les pratiques de contrôle et de redressement de la population qui définissent la déviance. Répression, contrôle, redressement se manifestent dans les pratiques et techniques d'agents qui se réfèrent au respect d'un système de normes.

— —

La création du fou chinois, le pauvre Didi, est de ce point de vue une invention remarquable d'Hergé. Le « fou de Shanghai » est irresponsable tout en se référant au fondateur du taoïsme, Lao Tseu. Et sur les murs de Shanghai, on retrouve d'ailleurs écrites en chinois, quelques maximes « politiques » de Lao Tseu diffusées par le Guomindang. Le chinois fou empreint d'une sagesse « mécanique » devient un automate entre les mains des tortionnaires. Le corps du fou est finalement ce qui devient le plus contrôlable par les appareils de répression ou d'oppression. La fabrique du fou est une arme de plus dans la panoplie des appareils de contrôle qui permettent de quadriller la ville, de la placer en quarantaine.

La société secrète des Fils du Dragon lutte contre le trafic d'opium parce qu'il fait « d'énormes ravages dans ce pays », parce que la « drogue mortelle » des trafiquants se répand « principalement en chine ». La fumerie d'opium, espace de contrebande des plaisirs, ne nous montre que des corps cadavériques sous l'emprise de la drogue, bien loin des paradis artificiels.

La « Chine en folie », donc, pour reprendre le titre de l'ouvrage d'Albert Londres, un grand reporter qui rappellerait Tintin s'il n'était aussi ironique et méchant.

— —

Or, nous l'avons déjà dit, c'est en dehors de l'enceinte de la ville, en banlieue, que se situent les maisons des deux rivaux : Mitsuhirato et Wang Jen-Ghié, de la société secrète des Fils du Dragon. Et c'est au cœur de la ville que se situe la fumerie d'opium, le Lotus Bleu. La lutte entre le bien et le mal, la diffusion ou le recul de la folie, c'est-à-dire le destin psychiatrique du pays tout entier, c'est à Shanghai que cette lutte trouvera un dénouement. Mais encore une fois, les deux rivaux n'habitent pas Shanghai ; Shanghai est leur terrain de lutte et d'expérimentation.

— —

Didi, le « fou de Shanghai », est aussi un personnage intéressant, qui fait écho par son nom aux syllabes jumelles de celui de Tintin. Assonance qui tire les deux protagonistes vers la gémellité. Shanghai est la ville de la conversion du bien en mal et inversement. Elle est aussi la ville du dédoublement et de l'échange de personnalité.

— —

Le dispositif du *Lotus Bleu* pose comme solidaires la question de l'assujettissement et celle de la subjectivation. Le Tintin qui s'en va de Shanghai ne sera plus le même qu'avant. Il y a notamment une vie affective qui s'est révélée en lui et une part de lui-même qu'il laissera à Shanghai. Du processus de conversion, dont Shanghai fut le siège, nous saurons nous en



rappeler lorsque l'appel de l'inconscient prendra pour Tintin le nom de Tchang, dans *Tintin au Tibet*.

— — —

La loi, la discipline et les mesures de sécurité sont donc toutes trois thématiques dans le *Lotus Bleu*. Shanghai est cette ville moderne saisie au travers de ce dispositif. L'organisation des hommes, leurs relations y sont impliquées. Par le truchement et les médiations de ce dispositif, on peut lire la plupart des événements du *Lotus Bleu*. En conséquence, la Shanghai d'Hergé désigne :

- la ville comme espace où le pouvoir n'est pas assignable à une instance ou à un sujet en propre,
- la ville comme un théâtre d'action et de passion épuré de toute métaphysique,
- la ville comme territoire surdéterminé par des processus de contrôle et de validation.

En même temps, la ville apparaît comme terrain de reconquête des libertés :

- les réseaux de la ville laissent prise au parasitage et au détournement,
- la ville peut être sans cesse recartographiée, les frontières peuvent bouger,
- la ville est ouverte aux apprentissages et les interactions qu'elle favorise sont le substrat des processus de subjectivation.

— —

Cette ville est éminemment moderne. Il semble que le dispositif du *Lotus Bleu* nous est très familier. Il interroge la condition urbaine.

— — — —

***Cette lecture s'appuie essentiellement sur les concepts diffusés par les cours au Collège de France de Michel Foucault.***